

le système, l'exploiter mais aussi le pervertir. Elle propose, via des textes divers, l'examen des efforts engagés pour échafauder des moyens créatifs adéquats à l'envahissement de la spéculation. Principalement esthétique, cette partie a pour ambition de dépeindre les attitudes variables des créateurs face à la logique de production. Les choix artistiques, leur volonté de dématérialiser la culture ou, au contraire, leurs tactiques de contournement sont des indices précieux à la compréhension des enjeux antérieurs mais également actuels. La question sous-jacente – visible ici mais présente dans l'ensemble de l'ouvrage – est celle du statut de l'auctorialité face à cette donnée sociale, politique et culturelle. À la lecture des contributions, on ne peut qu'établir un parallèle avec l'actualité où la production de l'immatériel, sous l'étendard glorieux et vieillissant du *copyright*, échappe peu à peu au contrôle restrictif des intermédiaires et du pouvoir politique. Sans doute est-ce un juste retour des choses où l'évolution programmée de la production de l'immatériel va jusqu'à dématérialiser sa modalité première, à savoir la valeur marchande elle-même, portant du coup le débat vers d'autres problématiques. Plus historique que la précédente, cette partie s'attache à expliciter le système de production des biens immatériels sur le plan des mutations de l'édition et de la presse, des innovations technologiques, des innovations industrielles et commerciales, et plus généralement sur l'organisation des sphères culturelles. En somme, tout ce qui implique aujourd'hui l'économie de la culture et définit « les industries culturelles » est passé au crible d'une démarche scientifique qui mêle sociologie, histoire, histoire de l'art et littérature.

Le maillage d'interrogations et la profusion des contributions font qu'il est impossible de mentionner la totalité des approches. Néanmoins, précisons que cet ensemble est fort utile pour aider à comprendre l'étendue de la problématique. Bien qu'il nécessite mises en perspectives et relectures, ce livre ne manquera pas de stimuler l'intérêt du lecteur. À la diversité s'ajoute le sérieux qui donne du crédit à la vision d'ensemble tout en la simplifiant par l'ordonnement habile des contributions. Ainsi le concept d'immatériel, sa production, son évolution, sa diffusion et son ancienneté, sont-ils questionnés selon leur résonance avec le contexte actuel. Par exemple, celui qui relève du capitalisme mondial qui l'exploite, le pervertit et quelques fois le nie, mais force à continuellement renouveler ses spécificités. Celui aussi des livres enfants du numériques qui trouvent dans le réseau une alternative émancipée du modèle du marché et de celui de l'État. Désormais, l'abandon

et l'éclatement de l'exclusivité d'user d'un droit ou d'une chose se confondent en une immatérialité de la culture, devenue elle-même une culture de l'immatériel.

Gilles Boenisch

CREM, université Paul Verlaine-Metz
gilles.boenisch@gmail.com

Pascal ROBERT, *Une théorie sociétale des TIC. Penser les TIC entre approche critique et modélisation conceptuelle.*

Paris, Hermès-Lavoisier, coll. Communication, médiation et construits sociaux, 2009, 305 p.

Pourquoi la technique n'a-t-elle pas à être justifiée ? Par quels moyens paraît-elle s'imposer dans l'ordre des choses ? À ces questions d'importance l'ouvrage de Pascal Robert, qui tire son origine d'une habilitation à diriger des recherches soutenue à l'université Paris 4, invite à une réflexion particulièrement ambitieuse, produit de près de vingt ans d'investigations dans le champ de la sociologie de la communication. Pourtant, ce réinvestissement de l'approche théorique s'inscrit sous le signe de la rupture à l'égard des découpages disciplinaires traditionnels (sous-champ de la sociologie de l'imaginaire, des techniques, de la communication, etc.) en vue d'élaborer de nouveaux cadres d'intelligibilité. Cette déclaration d'indépendance accompagne une démarche alliant l'échelle macrosociologique et la modélisation pour aboutir à la construction d'un « modèle *CRITIC* », acronyme de « modèle de la convergence pour la recherche contre l'impensé des technologies de l'information et de la communication ». Au sein de trois parties, l'auteur identifie deux principaux obstacles à la production d'une « théorie sociétale de l'informatique » : d'une part, le silence critique qui entoure l'informatique constitue un véritable « impensé » informatique et, d'autre part, la prégnance de la notion d'imaginaire devenue grille universelle d'analyse des discours.

En premier lieu, Pascal Robert revient longuement sur cet « impensé », un concept élaboré à l'occasion de sa thèse de doctorat (*L'impensé informatique, au miroir du quotidien* Le Monde. 1972-1980, thèse de sociologie à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, 1994). Celui-ci consiste à présenter l'informatique comme un outil parfaitement neutre, apolitique et, ce faisant, à absorber tout questionnement et remise en question du phénomène technique. L'impensé adopte la forme d'un « macro-techno-discours » (MTD) – notion empruntée à Dominique Janicaud

(*La puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, 1985) et adaptée –, c'est-à-dire un langage parasitaire branché sur la technique. Ce discours de contournement, de soustraction à l'exigence de justification engendre un processus de confiance par défaut et présente le processus d'informatisation comme irréversible. L'impensé « travail à ne pas produire de savoir » (p. 51) affirme l'auteur. Pire, il rendrait quasiment impossible toute critique radicale.

L'impensé emprunte à la notion de cadre d'Erving Goffman mais pour investir ici le niveau macro. Construit comme un « cadre de cadres » (p. 43), il est qualifié par Pascal Robert d'« idéologie préventive » (p. 50) qui conditionne la recevabilité d'un discours sur la/les techniques et opère le cadrage de ce qu'il convient de penser ou pas. Cette position épistémologique s'accompagne d'une critique vigoureuse du schéma shanonien ou ternaire de la communication (émetteur, récepteur, canal). Celui-ci serait inapte à refléter la « simultanéité » de l'émission et de la réception tandis que le message constitue l'expression d'une *doxa* qui est déjà là. Le MTD produit non seulement de la confiance, mais également un « glissement de la prérogative politique » (p. 52) qui permet à des acteurs ne bénéficiant pas d'une légitimité politique de remplir des fonctions politiques comme la surveillance.

La deuxième partie s'attache à contester la notion d'imaginaire réduisant tout discours sur la technique aux catégories de l'utopie ou du mythe. Le recours à l'idéologie est également dénoncé sans pour autant encourir la même condamnation. Pour les rejeter, Pascal Robert revisite tour à tour ces notions à la lumière de certains de leurs analystes, qu'il s'agisse du mythe (Claude Lévi-Strauss, Paul Veyne, Marcel Détiene), de l'idéologie (Paul Ricœur, Jürgen Habermas) et de l'utopie (Philippe Breton, Patrice Flichy, Lucien Sfez). Le recours au « techno-imaginaire » de Georges Balandier (*Le détour. Pouvoir et modernité*, Paris, Fayard, 1985) aurait été ici bienvenu. Présentés comme des concepts plus précis que celui d'idéologie, MTD et impensé permettraient de faire l'économie de la notion d'imaginaire, car si la technique collabore à la production de l'imaginaire, elle ne le porte ni le produit. Le recours à l'utopie est moins le signe de sa présence que le symptôme de la rationalisation au cœur de son dispositif. Utopie et technique sont ainsi présentées comme deux modalités concurrentes du développement de la rationalisation. Pour sa part, la science-fiction, stigmatisée par la société qui la produit, ne comporterait aucun imaginaire. La difficulté à délimiter les frontières de l'imaginaire et

la tendance largement partagée à voir de l'imaginaire partout conduit ici l'auteur à ne le voir quasiment nulle part, et faire de cette notion envahissante le symptôme d'une idéologie. Cette critique radicale rejoint partiellement celle de Lucien Sfez lorsqu'il qualifie l'imaginaire de « mot-valise » qui n'apporte pas de réponse, lui préférant la notion de « fiction » (*Technique et idéologie*, Paris, Éd. Le Seuil, 2002, p. 34).

La critique de l'imaginaire des TIC, qui s'attarde longuement à réfuter la grille utopique, n'est pas exempte de reproches. L'auteur confronte au texte de Thomas More (*L'utopie*, trad. de l'anglais par Marie Delcourt, [1516] 1993, Paris, Flammarion), *L'utopie de la communication* de Philippe Breton pour en conclure que cette dernière est en réalité une idéologie. Pascal Robert manque ici sa cible, car sa critique occulte l'évolution de la pensée de Philippe Breton, rapidement venu à considérer la communication comme une « idéologie à consonance fortement utopique » (Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, Paris, Éd. La Découverte, 1997, p. 37), et émettre l'hypothèse que cette idéologie de la communication « n'est peut être au bout du compte qu'une "idéologie de transition" » (Philippe Breton, « Idéologie », p. 213, in : Lucien Sfez, dir., *Dictionnaire critique de la communication*, t.I, Paris, Presses universitaires de France, 1993). Selon Pascal Robert, l'utopie cantonnée au texte épuise l'analyse qui entreprend de l'appliquer à la communication et à la technique. Si on peut le suivre sur ce point, rappelés toutefois avec Bronislaw Baczko que les frontières de l'utopie sont mobiles (*Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978) et en déplacement incessant. Des résidus utopiques s'inscrivent aussi dans certains discours et pratiques ou expérimentations dont le logiciel libre fournit un exemple topique.

La troisième partie entend développer une réflexion anthropologique sur les TIC à l'aune du « modèle CRITIC ». À ce stade, Pascal Robert avance le concept d'« incommunication » en lieu et place de celui de communication par trop chargé de présupposés. Mais ce simple « outil heuristique », non conceptualisé et insuffisamment relié aux développements précédents, peine à convaincre autant qu'il nuit à la cohérence de l'ensemble du propos.

Pour autant, il reste que la critique serrée de l'auteur et son travail de dévoilement sont d'autant plus stimulants que la construction de théories d'ensemble ou méta-discours semble avoir été désertée depuis une quinzaine d'années comme si cette tâche apparaissait démesurée. Iconoclaste,

son propos ne l'est pas moins qui réfute les notions d'imaginaire technique ou prend ses distances avec la condamnation du déterminisme technique. Ainsi les techniques possèderaient-elles des propriétés qui, dans certaines circonstances, conditionnent l'évolution de la structuration de la société. Si ces positions audacieuses valent d'être entendues, elles souffrent toutefois du peu de cas accordé au terrain. Mais le point aveugle de l'analyse proposée réside dans les conditions d'élaboration des MTD par ses producteurs, proprement occultées. Ainsi l'hypothèse d'un fonctionnement analogue à celui du dispositif foucauldien demeure-t-il simplement esquissée alors

qu'elle mérite une attention qui, très certainement, dessinerait de nouvelles pistes. On le voit, le parti pris théorique de l'auteur et sa posture épistémologique, entre critique et modélisation, invitent naturellement au débat et à la controverse autant qu'il signe la qualité de sa réflexion. La postérité et la carrière de son modèle s'enrichiront encore des critiques et des discussions autour de ses concepts. Ce n'est pas le moindre de ses mérites.

David Forest

LAS, université Rennes 2
forestdavid@orange.fr